

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31648ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 30(5), 124–127.

POUR NON-LISEURS

JACQUES FOLCH-RIBAS
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
PIERRE VADEBONCŒUR

Ce n'est pas tous les jours

Ce n'est pas un article que je voudrais écrire au sujet du premier roman de Sylvain Trudel, *Le Souffle de l'Harmattan*¹. Non pas un article mais seulement quelques lignes, comme une lettre, afin d'éviter tout danger de lourdeur — si possible. Car ce roman n'en souffre aucune.

Cela n'existait pas et voici que cela existe maintenant. L'histoire de deux, de quatre enfants. C'est l'enfance qui a réalisé cela, qui a tout trouvé, page après page, y compris le langage, les inventions, les «mots», la tristesse. On a eu tort de souligner que tel ou tel procédé ou aspect faisait peut-être penser à tel ou tel auteur connu; qu'est-ce que ces rapprochements inutiles? Il n'y a rien de tel à remarquer, et c'est parce que l'auteur, qui est un créateur, crée tout, une amitié neuve, des amours neuves, une angoisse neuve, la mort, neuve, surtout une émotion, neuve, un enchantement, neuf, comme fait justement n'importe quel enfant; donc, le langage, au même titre, vous pensez bien, et aussi un univers, forcément authentique parmi cette nouveauté c'est-à-dire cette vérité des sentiments. Mille trouvailles. Un récit, à travers monts et merveilles, à travers mots et merveilles. Un drame. Une angoisse sub-

1. *Le Souffle de l'Harmattan*, paru chez les Quinze, dépôt légal 1986, et collection Québec 10/10, aux Éditions Alain Stanké, début 1988. Prix Molson de l'Académie canadienne-française.

tile et profonde sous tout cela. Et un fait, grave: l'enfance sera vaincue sans peine.

Je n'aurais pas du reste à prendre la défense de cet artiste qui surgit tout à coup, et je ne la prends pas, je n'ai pas à la prendre puisque la critique, au vrai, loin de l'attaquer, a été plus que sympathique, malgré la maladresse de lui accoler des garants. Je voudrais seulement dire à l'auteur (en lui empruntant l'un de ses procédés, primitif comme l'enfance, les bouts de phrases élidés) *que ce n'est pas tous les jours*.

«Partir, c'est naître un peu.» Il part, il naît. Des inventions, les «demis», «l'Exil», le sous-marin, etc. Poème. Images baroques, drôles, touchantes, sombres. Tendresse partout. Surprises. Rien à demander de plus que cette poésie. Mais la petite histoire profonde glisse inévitablement vers l'effondrement, vers l'enfance éperdue et perdue.

Peu importe à quoi ce récit si sensible fait penser. Je pourrais dire, en magister, qu'il y a pensée dans ce roman, par exemple celle-ci, que j'y ajoute et à laquelle, heureusement, son créateur n'a jamais sans doute songé: nous arrivons dans une époque où les enfants ne peuvent plus être heureux et leur monde désormais périra — d'où la protestation vivante de cette enfance et son malheur qui témoigne. Mais je retire cette idée lourde, aussi inutile et réductrice que les allégations de parentés littéraires. (Ces parentés, immanquablement évoquées par la parenté!) Cependant, dans ce roman qui est un conte, qu'est-ce qu'on voit à coup sûr? Certainement la poésie contre le monde, la victoire odieuse du monde, l'enfance facilement sacrifiée et défaite, et de cela l'on ne sort pas indemne; tout de même, un peu plus riche d'une faveur, de surprises, de trois ou quatre enfants apparus, d'un bonheur littéraire et de quelque chose de plus, qui jusque-là n'existaient pas. Inutile d'ajouter que cela a du prix.

À acheter et à lire, sans hésiter.

P.V.

Fumant

Suis-je le dernier homme à avoir vu, de ses yeux, la fameuse pancarte *Interdit aux nègres et aux chiens*? C'était il y a longtemps, aux USA. J'attends donc le surgissement de celle-ci: *Interdit aux nègres, aux chiens et aux fumeurs...* Ce ne sera pas long. Ce sera pour ne pas déranger les autres, ceux qui ne sont ni nègres, ni chiens, ni fumeurs — surtout les anciens fumeurs repentis, les pires, ils ont la vengeance intolérante. Claudel: «La tolérance? Il y a des maisons pour cela!» Il y a aussi des zones réservées pour les fumeurs. Des bordels, quoi. La ségrégation s'en vient. Je lève mon verre à tous les apartheid du monde, et prends mon gros char bien épais qui fume, lui, sans interdiction, pour fuir la race pure, propre, blanche aux poumons roses, et raciste. On finira par fumer, à Auschwitz.

J.F.-R.

Supercordes

Du salmigondis de mes lectures scientifiques émerge en ce moment un livre: *Superforce*, de Paul Davies (Payot, 1987). La situation du profane qui s'intéresse à la physique s'est améliorée depuis le remarquable essai d'Antoine Gérin-Lajoie sur les bibliothèques publiques (1847). Le problème n'est plus de trouver les livres, mais de lire en abondance. D'une année à l'autre, les hypothèses évoluent et jamais deux livres ne se recouvrent tout à fait. Le volume de Davies, mathématicien anglais, expose la théorie des supercordes, issue de la théorie des cordes formulée dans les années soixante et approfondie par Michael Green et John Schwarz. Edward Witten, de Princeton, qualifie cette théorie de «miracle permanent» et la voit dominer la physique des cinquante prochaines années. Voici comment Davies explique une des possibilités curieuses de la théorie des supercordes: «Les modèles de cordes fermées semblent prévoir l'existence de deux mondes distincts. Les particules de chacun des mondes auraient toutes les propriétés habituelles, y compris celle d'interagir via les diverses forces de la Nature. Chaque monde aurait sa propre version, identi-

que à l'autre mais distincte, de ces forces. Aucune interaction directe n'interviendrait entre les particules de l'un des mondes et celles de l'autre, à une exception près: la gravitation. Les effets gravitationnels de la matière de l'autre monde seraient sensibles.» Davies établit un lien entre cette possibilité d'un univers-fantôme interpénétrant le nôtre et la matière invisible, connue depuis longtemps, mais de nature toujours indéterminée. Les dix dimensions de l'espace envisagées par la théorie ne se manifesteraient qu'à un niveau d'énergie accessible à un accélérateur de particules large comme la Voie Lactée. À un niveau d'énergie moindre, les dimensions imperceptibles resteraient repliées. Dans *La Matière première* (Seuil, 1987), Michel Crozon, physicien au CERN, mentionnait la théorie des supercordes, signalait son caractère prometteur, mais la développait beaucoup moins.

J.-P.I.